



De quoi le défi de l'accueil des migrants est-il le signe ?

Le problème des migrants est un puissant révélateur de la crise spirituelle que traverse l'Europe en général et chaque nation en particulier.

Il ne se réduit pas au défi de l'accueil, il dévoile celui de l'annonce ! Il semble que nous n'ayons rien à annoncer à ceux qui viennent. De même que le partage ne se résume à pas aux biens matériels, il inclut le partage de ses biens spirituels. Or, quelle parole avons-nous à partager qui nous semble urgente, heureuse et indispensable pour eux ? Au fond, nous ne voulons pas vraiment les accueillir parce que nous ne savons pas quoi leur dire. Nous leur disons qu'ils doivent s'intégrer à notre culture et s'approprier nos us et coutumes. Mais nous ne savons même plus nous-mêmes les fonder et les défendre en raison. Or, là où la raison devient défaillante, la tentation du recours à la force prend le relais. « Le temps est supérieur à l'espace » rappelait très opportunément le Pape François, à une génération qui ne sait plus habiter notre temps par la parole et préfère occuper les espaces.

Imaginons, pour mieux comprendre, une situation totalement inverse : à quelle condition une nation pourrait-elle se réjouir de voir des milliers de migrants venir chez elle ? A condition, qu'elle ait confiance dans la parole qui fonde son histoire, dans la parole qui donne sens à son avenir. A condition, qu'elle porte dans une parole, la conscience claire de son identité et de sa destinée. Or, cette parole manque cruellement.

Si bien que spontanément, nous disons : « Qu'ils ne viennent pas car nous n'avons rien à leur donner et nous n'avons déjà pas assez pour nous-mêmes ». Oubliant que l'homme ne vit pas seulement de pain mais aussi de toute parole qui sort de la bouche de l'homme et de Dieu, nous ne voyons plus que ces migrants doivent aussi être nourris du point de vue de la parole. Mais de quelle parole sommes-nous capables ? et pour dire quoi ?

Nos sociétés occidentales ne sont pas attractives parce qu'elles sont opulentes (elles ne le sont plus), elles sont attractives parce qu'elles sont muettes. Ce désert lourd de silence, silence sur des convictions, sur une compréhension de la vocation humaine, retentit jusqu'au fond des déserts de sable africain sonnante comme le signal de terres vierges à conquérir sans combattre.

L'Europe et les nations qui la composent ont cessé de croire en l'homme, parce qu'elles ont cessé de croire en un « Dieu » qui humanise l'homme. Or, « Dieu » a plus que personne foi en l'homme puisqu'il est son œuvre. L'Europe s'est édifiée sur le fait que « l'homme passe l'homme » selon Pascal, que la mesure de l'homme n'est pas en lui mais en « Dieu ». Dieu lui-même se fait homme pour conduire l'homme à son plein développement, à son bonheur dans une claire vision de sa propre profondeur, de son origine et dans sa fin. L'Incarnation du Fils de Dieu est coextensive au progrès humain et la foi au Christ fut l'inspiration des générations de bâtisseurs. Pour avoir oublié ce principe qui a fondé sa propre culture, l'Europe se condamne à un exil. Elle se retrouve « hors d'elle-même », étrangère à elle-même, et les « barbares » ne sont pas tant ceux qui viennent de l'extérieur, mais ceux qui naissent en son sein, ses propres enfants privés de la substance du Verbe par lequel l'homme devient humain.

La tradition biblique nous a appris que l'homme n'habite une terre que par la « parole » qui lui permet d'y vivre. Nous n'habitons vraiment une terre que par la « parole » qui nous y établit. Aujourd'hui l'homme ne discerne plus la terre fertile comme un don, en attente « de servir », de remplir le rôle pour laquelle elle a été créée. La Terre Promise ou le Paradis ne seront tels qu'à condition que leurs habitants soient eux-mêmes habités par la Parole de Vie.

Pleins d'eux-mêmes, les hommes sont vides de Dieu, ils n'ont plus de « parole » qui éclaire l'histoire.

Notre culture européenne se dissout parce qu'elle a perdu le fil de la Parole inspirée. Elle prend pour une menace la religion qui lui annonce la Parole révélée à laquelle chacun devra se soumettre. Elle a peur pour sa liberté et la revendique en toutes circonstances. Libre de tout, redevable à l'égard de personne, l'homme s'est automutilé. Il est sans parole parce que seul. Ce qui dissuaderait les migrations ou qui rendrait possible l'intégration des migrants et forcerait le respect, c'est une culture de la parole par laquelle un sens est donné. Une société vide de sens est aussi une société vide de résistance.

L'effort que doivent produire nos sociétés européennes et nos élites dirigeantes ne consiste pas à convaincre que le multiculturalisme est bon ou pas, que la globalisation serait un fossoyeur des nations, que l'Eglise serait tombée dans le piège de l'Evangile exigeant naïvement un accueil inconditionnel du frère étranger, pauvre et malade... Toutes ces querelles sont vaines tant que l'on n'a pas décidé d'offrir sa parole à l'autre. Tant que l'homme n'est pas né à lui-même par la conscience de sa propre destinée, il demeure une vapeur qui n'impressionne personne. Ces débats d'entre soi risquent de stériliser la pensée et trahissent l'absence de parole claire à l'adresse des migrants. Tant que nos pays ne se hausseront pas au niveau de la responsabilité humaine en retrouvant le sens de ce qu'est l'homme, les migrants viendront s'installer là où l'homme a déserté son sol, sa propre nature ! L'Europe vit une éclipse de l'homme, dont l'obscurité se ressent jusque dans les politiques des Etats. Alors, qu'avons-nous à annoncer à ceux qui viennent ?

Père Laurent Stalla-Bourdillon
Mardi 24 janvier 2017